

FIGER L'ETERNITE
LA DOMINATION
PAR

L'INSTITUTION

mathius shadow-sky

les éditions qui se levent, 2017

con-tenu

- . L'INSTITUTION, GRAND FINALE du livre : Le Mouvement du Monde
- . L'Institution. L'Administration.
- . LA PEUR INSTITUTIVE
- . L'ACTIVISME INSTITUTIONNELLE
- . Forger l'être humain social par égaliser (entre eux) leurs différences
- . Le Leviathan ? c'est l'institution administrée
- . L'institution décrète
- . L'inconnu effraie l'institution : LE NOM ET L'INCONNU
- . ELF forme la devise de la Machine institutionnelle
- . L'Institution, cet être communautaire qui porte différents noms
- . La Machine institution
- . En quoi l'institution est-elle indispensable à l'existence humaine en société ?
- . Similarité entre l'institution politique et la théorie musicale
- . L'institution de l'institution politique est une intention, une invention récente
- . Auteurs fondateurs

GRAND FINALE

Pourquoi croire ? se laisser dominer ? même désirer vouloir être dominé ?
Pourquoi vouloir que sa pensée avec ses idées et ses actes soient prévus et routiniers ?
Quelle est cette entité qui réalise cette prison de l'obéissance en société ?

Cette prison de l'obéissance sociale autogérée par ses prisonniers porte un nom :

L'INSTITUTION

L'institution forme l'accord de vie en commun.
Elle égalise les comportements par les lois.
Elle égalise la survie par les impôts.
Elle égalise la pensée par la culture et la propagande.

Culture et propagande forment la connaissance
= ce qui doit être mémorisé dans la communauté (et non pas comprendre ce qui est de l'existant = le réel : inutile pour vivre ensemble).
= la croyance commune de ce qui doit être considéré.
= l'interprétation de la réalité pour cimenter la communauté (la même croyance pour tous).
= l'institution de l'illusion de la connaissance institue le mensonge pour le bien-fondé de la communauté.

La culture ?
La volonté de vivre dans le men-songe pour rester ensemble (même si on ne s'entend pas).

L'égalisation des êtres humains, est-ce le prix à payer pour vivre ensemble ?

L'égalisation comportementale de la pensée comporte des degrés dans l'échelle de l'entente (dans l'ensemble entre humains de même origine et choisi par eux-mêmes)
De l'autoritarisme à la sympathie.
De la souffrance au plaisir.
De l'intolérance à la tolérance.
De la fermeture d'esprit à l'ouverture d'esprit.
Du mensonge à la vérité.

Ce qui motive (le moteur) l'entente (dans la mésentente) dans la vie en commun est : la peur de vivre seul.e.

Seul.e, l'espèce humaine, l'humanité perd le sens de vivre, d'exister. Il n'y a plus de société.
Reste un humain qui meurt (de peur) dans la vie.

L'ampleur dans un être humain de cette peur (et dans l'ensemble des humains ensemble) agit la violence.

La violence (= le viol = l'agression) est la manifestation de la souffrance.

La guerre (civile) est le résultat de la souffrance mise en commun = additionne toutes les souffrances en une seule pour attaquer un faux coupable qui porte la fausse cause de sa souffrance et qui sert à se soulager de sa souffrance par la violence du pillage et du meurtre, objets de la vengeance.

Mais, pillage et vengeance ne soulagent rien ; au contraire renforce l'aigreur.

EUX ? C'est NOUS.

Notre ciment social se constitue d'irresponsabilités.

« Chaque personne (qui n'est personne) fait la loi pour l'autre ». RDL

« Chacun rend responsable l'autre de ses actions ». RDL

« C'est pas moi, c'est eux » dit l'enfant pris sur le fait.

« C'est pas ma faute », dit le contractuel qui nuit à l'autre.

« C'est une erreur du système (informatique) », dit le fonctionnaire.

« Il n'y a rien de personnel, j'exécute les ordres », dit le policier.

Ce report de la responsabilité crée nos sociétés de lâches,

cultive la lâcheté et l'hypocrisie comme attitude majeure de sociabilité.
Ce sont ces attitudes qui définissent l'infantilisme de notre humanité.

//

L'Institution [1] (pas la pro-stitution)

L'Administration [2] les ministres (= serviteurs) étaient dans l'Antiquité des esclaves ; ils le sont toujours.

L'institution cristallise le mode de fonctionnement systématique d'une société. Elle similarise les pensées et les comportements de tous pour être compris et reconnus par tous (les individus d'une nation). L'institution égalise et classe selon la tendance morale établie qui dure généralement des centaines d'années. Aujourd'hui les mutations sociales sont plus rapides que l'institution qui les régit. Ce déphasage crée les crises que nous vivons depuis le XXe siècle.

L'être humain en société est institué à penser et à agir par l'institution. Les êtres humains en sociétés sont pensés et agis par l'institution. Elle les éduquent pour ça. L'institution applique (à travers ses fonctionnaires) les principes moraux du sens des valeurs des choses et des êtres classés (l'ensemble des constitutions de lois à obéir) fixé par des êtres humains à un moment de l'histoire de la civilisation. L'institution régule le système de fonctionnement des sociétés d'un pays (et + avec les Nations Unies qui ne le sont pas, par trop de différences culturelles [4]). Une vie institutionnelle passe obligatoirement par l'obéissance et par l'égalisation (être égaux -> légaliser) et + par la mécanisation du comportement (sa robotisation). Egalité (=> l'entretien de la haine de la différence = le racisme envers les étrangers savants-artistes) et Obéissance. La puissance de l'institution repose sur sa robotisation qui échappe aux êtres humains (telles les horloges, telles les religions), et c'est bien là que réside le danger pour l'humanité (que sa majorité servile refuse de reconnaître) : l'humanité abdiquée dans l'institution (dominée par elle) travaille inmanquablement à sa décadence. La religion est une institution. C'est su [3]. Le catholicisme vit sa décadence depuis le XIIIe siècle.

Quand le contexte vital change, l'institution devrait s'adapter aux nouveaux critères, sinon elle devient obsolète et génère des crises sociales. Mais comme l'institution est établie pour durer, les valeurs qui fondent par exemple la nôtre datent du XIXe siècle, c'est-à-dire des valeurs de la société industrielle, voire avant : des valeurs de la société révolutionnaire et de l'empire napoléonien du XVIIIe, voire avant : des institutions carcérales (hospitalières) du XVIe siècle pour les pauvres. L'institution ne vit que de la collecte des impôts redistribués en salaire (en obéissance énergétique). Les valeurs de la vie en commun ont aujourd'hui changé par rapport à ses époques, bien que pour les gouvernants ses valeurs restent pour eux un avantage pour dominer les autres (se faire servir dans le luxe). Ceux-ci s'en défendent au point de réaliser des stratégies qui trompent les intéressés.es avec principalement le détournement du sens des mots avec l'euphémisme et l'agissement hypocrite qui fait croire le contraire de ce qui est agité, ce pour atténuer la pénibilité d'un tel régime mécanisé. Il est à noter que dans notre pays, bien que régit par les valeurs persistantes du XIXe siècle, nous en sommes à l'institution de la 5e République qui à part le numéro, ne change en rien la fondation des valeurs de la 1re. La forme gouvernée reste la même : il s'agit toujours de gouverner la force énergétique du travail servile.

Notes

[1] Structure politique sociale qui a établi la loi à partir de la coutume qui gère le droit, le sens public. Ce qui est établi durablement par les hommes (pas encore les femmes en 2017) dans tous les secteurs d'activité puis, ce que cet établissement enseigne et comment il l'enseigne (pour la perpétuation de l'institution par les nouvelles générations).

[2] ensemble des services de l'État (la fonction publique salariée) qui gère l'institution.

[3] L'institution est une organisation sacrée, a prévenu Émile Durkheim : la morale induit dans l'institution le sentimentalisme qui défend ses principes (même incohérents) avec passion. C'est cette incohérence passionnelle fondamentale qui place l'institution dans la religion, car la religion gère les croyances homogénéisées dans ses individus. Remettre en question ses

incohérences, c'est pour elle attaquer ses fondations (le sens de sa vie agit). L'institution mettra tout en oeuvre pour défendre attaquer ce, jusqu'à anéantir ce qu'elle se convainc être ses ennemis. Les exemples affluent : l'Inquisition, le nazisme, toutes les dictatures, la démocratie hypocrite en mal de pouvoir, etc. Le sacré est maintenu par ces 3 comportements : 1. la mise en péril de la société par la désobéissance individuelle, 2. « toute (acte considéré comme) attaque contre le sacré suscite des réactions de défense passionnelles », et 3. Les symboles (les totems = mots, noms, drapeaux, monuments et architecture institutionnelle, livres (dictionnaires, encyclopédies) officiels, etc.) qui représentent l'institution ne doivent pas être mis en doute. Pour Durkheim, « le sacré est un ensemble de conventions (considérées comme) nécessaires reposant sur une division particulière du travail (en société) » Mary Douglas, Comment pensent les institutions, 1986.

[4] Et l'uniformisation (par la domination et par l'attraction culturelle) est la solution admise de cette union institutionnelle qui fonctionne avec des cadeaux, autrement nommés corruption dans le monde du pouvoir. L'uniformisation mondiale fonctionne mieux avec la globalisation (= l'invasion américaine du luxe standard).

//

LA PEUR INSTITUTIVE

La terreur régnante actuelle (« le terrorisme », « pour votre sûreté », etc.) vient des profondeurs inconscientes, mais intuitées que : notre ancien système social institutionnel actuel se transforme. Change inexorablement. Ça, met dans une position (= une considération comportementale) difficile tous les individus obéissants pensés et agis par l'institution (toutes celles et ceux disant : « c'est comme ça, on n'y peut rien » sic). La transformation institutionnelle est déjà en action, elle a commencé avec les indignations de la jeunesse au XXe siècle, avec : l'effet bombe atomique. L'équation déduite est simple : excès d'autorité = bêtise = destruction de l'espèce humaine. La survie de l'humanité occidentale dépend de la transformation de sa vieille institution.

L'institution est depuis quelques années au seuil du passage de l'enfance à l'adulte. La nouvelle forme institutionnelle (il n'y a pas encore d'autre mot) valorise la responsabilité individuelle, sa prise de conscience de la réalité telle qu'elle est et non telle qu'on veut qu'elle soit. Les nouveaux états d'esprit déconditionnés ensemble agissent pour la communauté et non sont agis par la communauté. Nous vivons le passage de la morale (= valeurs imposées) à l'éthique (= valeurs proposées de soi).

Cette transformation est sentie par toutes et tous sans pouvoir l'amener à sa conscience. Pour la raison simple : la majorité des gens (les institutionnalisés) inconsciemment refusent désespérément ce changement. La terreur de quitter la routine et la coutume et de ne plus être pris en charge par la société, ni pensée et ni agie par elle, crée la panique : « comment on va faire ? » sic. Bien que la transformation dure sur plusieurs générations.

Les injections massives d'idées faussées par le biais de la culture (des (faux) artistes abdiquant) révèlent la panique inconsciente des gens c'est-comme-ça-on-n'y-peut-rien. Nous le constatons aux réactions passionnelles envers les arts (objets) et les artistes (humains) désobéissants aux conventions institutionnelles (à stationner dans les valeurs industrielles du XIX siècle, ou celle de l'empire de Napoléon III). Nous le constatons aux stratégies désespérées à fausser le sens des mots, à tromper les gens institutionnalisés, celles et ceux pourtant qui ont « leur perception canalisée compatible aux relations autorisées ». Nous constatons en 2017 la perte du sens des institutions qui s'expriment par leurs fonctionnaires : « à quoi ça sert de faire ce qu'on fait ? » Cette question pose le point de rupture entre ce qui était et ce qui est et sera.

Si la nouvelle génération d'artiste, celle de la fin des années 70 et du début des années 80 du XXe siècle disparaît du monde des arts et de la musique, à être censurée d'apparition publique, avec à partir de 1981 une politique culturelle hégémonique censureuse par la « subvention conditionnelle », c'est que cette nouvelle génération d'artiste représente la transformation sociale refusée et par le pouvoir politique et par le « grand public » (celui conditionné dans la

peur et confirmé dans la terreur pour qui les dominants créent le spectacle de la fin par la violence pour empêcher : la fin du passé). Le culte des morts (au détriment des artistes et penseurs vivants) est lié à ce refus violent de changer la vieille institution agonisante [1]. Car il s'agit de changer nos états d'esprit conditionnés niant tout ce qui sort du cadre connu à ouvrir les portes à la réalité inconnue. Totale panique ! Mais cette génération détient les moyens du changement institutionnel passionnément refusé et combattu (que la suivante n'a plus : elle a été absorbée par les valeurs de l'ancienne institution). Pourtant ce changement doit de toute façon s'accomplir et s'accomplira.

Cette transformation des valeurs morales en valeurs éthiques et de l'institution est devenue essentielle à la survie de l'humanité. Les valeurs anciennes méprisent l'être au profit de l'avoir, mais l'avoir dépend d'être, si plus rien ne peut être (par destruction excessive), il n'y a plus d'avoir possible. Et on meurt (on se transforme) tous de mal nutrition [2] par suralimentation (la surconsommation de la surproduction accélère la transformation du contexte vital, on le sait, et pourtant la production ne s'ajuste pas).

Notes

[1] L'exemple de l'effondrement de l'industrie du disque est une illustration de cette censure réactive globale : « on préfère détruire que de changer nos valeurs » sic.

[2] Ce n'est pas un discours écologiste ; les écologistes sont des conservateurs des valeurs d'un « monde meilleur » regretté telle une technocratie renversée, ils souhaitent le confort capitaliste sans toucher à la « nature » (avec les câbles cachés derrière des panneaux). Les écologistes considèrent l'être humain non-naturel, c'est ce qui fait d'elle un dogme menaçant l'humanité.

//

L'ACTIVISME INSTITUTIONNELLE

Rappel

L'institution agit l'être humain de l'intérieur.

La culture agit l'être humain de l'extérieur.

L'intérieur de quoi ? À l'intérieur il y a la pensée. La pensée institutionnelle fonctionne avec des catégories classifiées et reconnues pour toutes et tous. La science institutionnelle classe. Ces catégories sont désignées par les mots (retenus = le jargon). L'institution s'agit par le langage formant un ensemble de mots et d'expressions « toutes faites » pour identifier les classes en fonction de leur fonction : son travail, son métier, son genre binaire, sa localisation et tout le reste qui tourne autour. Les mots désignent les classes, la grammaire lie les classes pour donner « un certain sens à un sens certain ». L'institution existe par le travail des gens qui la constituent, dont toutes les catégories sont imposées suivant un barème : par les impôts. La certitude de la classification ne peut ni être changée en cours (il faut une démarche administrative) ni être remise en cause, sinon la collecte des impôts est menacée. Les impôts forment la fondation de l'institution : le flux des valeurs communes. Les impôts nécessitent la classification. Qui paye quoi en fonction de sa classification qui identifie l'être humain agit On-n'y-peut-rien-c'est-comme-ça.

L'institution (nous) - Tout est fait, il n'y a plus rien à faire !

Nous (institués conscient) - On est fait ! (pas comme des rats !)

L'institution devient obsolète quand il n'y a plus rien à créer dans l'institution. Création et institution forment un fragile équilibre dans lequel il faut faire attention que l'un ne mange pas l'autre. L'IRCAM, l'institut du compositeur Pierre Boulez est un exemple où la création s'est fait manger par la convention (l'aspect bureau des studios n'aidant pas). Quand l'institution considère l'inconnu comme une menace à son intégrité, c'est à ce moment qu'elle produit des incohérences par réactions passionnées de ses adeptes croyants désespérés qui savent inconsciemment que l'édifice de l'institut lentement tombe en poussière [1].

Note

[1] D'autres exemples, telle la privatisation des biens communs : le service public, les excès d'autorité hors les lois des gouvernants, tel le cas EDF qui entre autres falsifie ses facturations, etc., sont des contre-réactions à la mutation institutionnelle que rien ne peut empêcher.

//

Forger l'être humain social par égaliser (entre eux) leurs différences

L'INSTITUTION s'accorde et accorde des lois d'usage pour (presque) tous qui doivent (sens du devoir) être agies par tous. L'institution est l'expression de l'enracinement de la morale [qui éduque en 3 phases : 1. discipline du devoir, 2. l'attachement au groupe, 3. la volonté autonome (= vouloir de soi la conduite imposée) ED] par la classification des êtres, des choses et des actes. Cette classification est intouchable = ne peut pas être remise en question, elle est inchangeable et impervertible sous peine de changer le sens social (de ce pour quoi les êtres humains vivent ensemble sous les mêmes valeurs morales). La classification identifie les êtres et les choses à qui sont donnés une fonction dans le système institutionnel. Les rebelles sont capturés et punis ou redoutés et éloignés du groupe (ou s'éloignent eux-mêmes : l'exil).

L'institution pense pour l'individu (pour tous en chacun de nous). On (= l'individu anonyme) n'a plus qu'à [s'occuper uniquement de l'emploi et des détails, MD]. La cohérence institutionnelle admise est à la fois inattaquable (pour la cohérence du groupe) et à la fois inacceptable (pour la cohérence individuelle). L'institution est protégée par le sacré. Le sacré existe par 3 règles fondatrices : 1. désobéir met en danger la communauté, 2. toute attaque (de remise en question des croyances) provoque des réactions excessives de défense passionnelle, 3. Les symboles de la croyance sont inviolables et éternels (mots, noms, lieux, livres, monuments, etc., sacrés) [exemple : le graffiti est considéré comme un viol monumental, telle une insulte]. Durkheim définit le sacré comme un ensemble de conventions (considérées comme) nécessaires reposant sur une division particulière du travail (en société) MD. Le travail est un producteur d'énergie qui se nourrit d'énergie. Cette énergie se quantifie par la valeur monétaire de l'action humaine. Le travail est ce qui donne le sens aux êtres humains à agir et vivre ensemble : la transmission d'énergie. Le sens social repose sur le fait de réussir à pouvoir faire quelque chose ensemble de cette transmission.

L'institution cristallise le mode de fonctionnement d'une société, son système, son systématisme basé sur des valeurs morales, aussi pratiques (les nécessités vitales), à gérer l'accessibilité limitée au pouvoir (empêcher les despotismes totalitaires qui ruinent l'organisation commune, mais n'interdit les dictatures) dans l'emploi de sa fonction : un métier. En d'autres termes, réaliser que les individus de la société s'obligent eux-mêmes à agir avec les comportements attendus inculqués par la morale institutionnelle.

L'institution (par l'organisation bureaucratique de l'administration) fixe le sens des mots (dans les dictionnaires). Pour sa sauvegarde (l'institution se sent toujours menacée à former « la défense nationale ») jusqu'à déformer le sens premier pour (re)garder l'avantage du sens, jusqu'à renverser le sens pour un autre, le jargon pour demeurer incompréhensible du sens commun : la langue sacrée du pouvoir ne se partage pas, elle s'interprète (Les Anglais on vécu 1/2 siècle le français comme langue administrative). L'ensemble des sens des mots forme la pensée institutionnelle qui nous pense. Nous donne ce à quoi on doit penser. Je me suis toujours demandé, comment des notions faussées peuvent-elles se propager à une vitesse phénoménale dans le milieu des gens qui se disent intellectuels ? Eh bien, pour la raison simple que « le creuset de la conviction » est présent en soi pour accueillir « le bon sens institutionnel ». La mission scolaire est de former les enfants de ces convictions convaincues et, à convaincre les autres qui doutent. Exemple d'une notion parmi d'autres : « être individualiste, c'est être égoïste » est à la fois un non-sens et une idée dangereuse qui autorise la répression des individus jugés différents. L'institution développe un comportement paranoïaque : la terreur de sa destitution. C'est son combat permanent, réalisé à travers ses individus désindividualisés (= similarisés) qui dans l'assaut perdent leur raison pour la défendre avec la violence de leur passion. On pense aux religions à ses croyants (aveuglés),

oui, les religions sont des institutions. Le modèle politique du pouvoir est religieux : il est sacré. La décadence des valeurs chrétiennes a opéré un transfert laïque. Cette opération pour éviter la violence du fanatisme ? Raté ! La vie de l'institution passe avant la vie de ses sujets. Les illustrations de missions suicides sont portées par cette conviction. Oui, les individus en société sont agis et pensent par leur propre volonté exactement comme l'institution l'exige. Vivre contre ce principe est criminel. Ceci explique la chasse aux savants et aux artistes ininstitutionnalisables.

La justice (de l'institution) doit être incontestable (pour être parfaite) même si elle est inacceptable ; c'est le principe même de son existence qui est cru en jeu, bien que la justice se modifie s'adapte (essaye) très difficilement dans le cadre de son autoritarisme ajouté à ça la résistance au changement par l'ensemble de l'administration. Quand une loi atteint un degré d'aberration qui provoque des comportements aberrants remarquables par tous, alors avec pesanteur, une modification devient possible.

+ Une société croit en nombres d'individus et en richesses + son institution devient immuable et cruelle (= fait souffrir ses individus qui la constituent). À l'échelle d'un village, il n'y a pas d'institution, il y a des ententes. À l'échelle d'une cité (puis ville, puis pays, jusqu'à la mondialisation que l'ONU est impuissante à dominer ou administrer par trop de différences culturelles entre les nations). L'institution gère les richesses par l'anonymat des individus identifiés dans son classement. L'institution divise en catégories pour permettre ou non certaines liaisons, certaines classes mélangeables ou pas. La classe des enrichis par exemple se refusent la proximité des appauvris, bien que ça ne soit pas une loi constituée. La culture institutionnelle est le moyen retenu pour uniformiser (= égaliser par/pour l'égalité) les différentes cultures de la planète. En réalité, cette uniformisation planétaire, nommée « globalisation » ou mondialisation se réalise avec l'appât du luxe du confort à l'occidentale propagé par les Américains qui envahit les esprits de la planète depuis la 2de guerre mondiale. Cette guerre d'absorption des cultures minoritaires de la planète se légitimise par les conventions morales de l'institution occidentale qui favorisent le bénéfice pour l'entretien de son abondance (uniquement pour les pays riches). C'est le jeu de l'enrichissement dans la guerre interinstitutionnel aux dépens des autres pacifiques qui se retrouvent mis en esclavage (les enfants y compris). Des bombes atomiques contre des flèches. L'exemple de la « délocalisation de l'emploi » est dans la suite logique de l'administration de l'institution occidentale.

Les lois morales induisent dans l'institution le sentimentalisme nécessaire à la défense de ses principes (mêmes incohérents) qui en l'absence de raison, la passion prend le relai avec la violence. C'est cette incohérence fondamentale de l'obéissance aveugle à l'institution qui fait d'elle une religion ; la religion gère les croyances homogénéisées de ses croyants en tant que force d'union dans la fusion dans l'un seul (le linceul ?) de la lumière du jour (« un surhomme à l'image de l'homme » sic) pour les monothéistes. Remettre en question ses incohérences qui mettent en danger l'ensemble de la société est pour l'institution (ses gardiens-croyants) attaquer ses fondations. Cette institution mettra tout en oeuvre pour se défendre d'un ennemi inexistant, ce jusqu'à prendre le risque d'anéantir l'espèce humaine dans sa totalité. Les nations en guerre ne pensent pas, elles combattent pour un idéal oublié, tellement elles sont manipulées par les armes que ses guerriers utilisent.

Aujourd'hui, semble apparaître, en partie, l'immoralité de notre institution occidentale, dans les esprits des individus qui la servent. La loi (non écrite) du profit personnel, aux dépens et au détriment de la communauté, nommée « croissance économique ». Tiens, une partie de la société occidentale constate que « la croissance économique » détruit l'environnement vital pour la survie de l'humanité. Vrai ou faux, importe peu, ce qui importe ce sont toutes ces plaintes qui surgissent contre l'institution, qui elle fait la sourde à envoyer ses hordes armées contre les manifestants nonarmés. La machine telle une horloge atomique tic tac imperturbable attaque.

La conscience humaine de la destruction planétaire est née après le lâchage des 3 bombes atomiques sur le Japon par les Américains (le prix du pouvoir). Si les bombes atomiques et les centrales atomiques sont toujours en usage et prêtes à l'usage malgré l'ampleur des

manifestations antinucléaires depuis les années 50 du XXe siècle, c'est que l'institution est une organisation sacrée à laquelle il est impossible de communiquer un sentiment, même celui du péril de l'humanité. Ses croyants lui restant attachés sont des fous désespérés qui n'agissent que par passion excessive par « coup de tête » sans réfléchir des conséquences. Les présidents des nations sont des personnes dangereuses. Et ses personnes sont celles qui gouvernent (= le pouvoir de mettre en péril toutes celles et ceux qui ne gouvernent pas et n'ont rien à voir avec la guerre). L'institution n'a pas de sentiment, il faudrait d'abord que ses institués en fassent l'expérience, le vivre, mais leur conditionnement les empêche, ses destructeurs sont loin de leurs destructions ; qui est la condition même du pouvoir politique : être dirigé par la morale institutionnelle en étant détaché du contexte, à agir en dépit du contexte, qui au lieu de gérer à résoudre le problème, commande, conduit par un sentiment personnel de frustration, une absurdité destructrice.

L'institution échappe-t-elle aux institués.es ? L'institution est tenue entretenue maintenue par les institués.es. La qualité de l'institué.e est de ne pas savoir décider ni prendre les responsabilités d'une décision. Il y a les autres, sortis du joug de l'institution, de son conditionnement, de sa croyance, les étrangers, les artistes et quelques savants atterrés.

Quel est le problème, qu'est-ce qui coince ?

Une institution pour rester saine doit être repensée en permanence. Elle ne peut pas emprisonner les individus dans des comportements égalisés. Elle ne peut pas être main tenue (menottée) par la police et les juges qui condamnent en série pour faire payer et peupler les prisons privatisées. Et les autres qui dénoncent. Et les gouvernants qui font des lois pour les autres, où l'autre est responsable pour soi irresponsable des actions agies.

//

Le Leviathan ? c'est l'institution administrée

Le corps politique, le Leviathan comme le nommait Thomas Hobbs, était formé par un ensemble d'imbéciles = incompetents et idiots. Les ecclésiastiques au pouvoir de la République étaient des charlatans en mal de gouverner les autres ; pas de gérer le partage des richesses entre tous. Depuis, les stratégies successives du pouvoir politique (pour le prendre, s'en emparer) ont complexifié le Leviathan : le gouvernement qui s'est privatisé, mêlé de l'État = l'ensemble des flux gérés des biens en communs du pouvoir institutionnel, l'administration mécanisée (reste inchangée depuis Napoléon 1er) le tout gouverné par l'institution (= l'ensemble des états d'esprit mus par la même croyance) qui gouverne le tout par ses institués, c'est-à-dire d'abord par ses fonctionnaires, puis par (presque) tous les êtres humains de sa nation* éduqués dans ce sens par l'institution morale à l'école.

Note

* Les nations unies, UN ou ÔNU, ça ne fonctionne pas, ni ne sert une nécessité égalitaire d'une union planétaire <= personne ne se comprend. Et personne n'est prêt à sacrifier (annihiler) sa culture (ses intérêts ses différences) au bénéfice d'une autre (pour disparaître dans l'assimilation), surtout à celle, hégémonique américaine autoproclamée police du monde à s'ingérer dans les affaires des autres pour s'en emparer (de ces bénéfices).

//

L'institution décrète

Du dictionnaire. Ordonner (= mettre en ordre, en classe et se faire obéir), décider par un décret = acte administratif du pouvoir exécutif (= qui met en œuvre les lois) (le pouvoir législatif = qui a le pouvoir de faire des lois) (le pouvoir judiciaire est un pouvoir exécutif qui concerne la police et les juges). Gouverner. Gouverner par décrets plutôt que par des lois. Décret du latin « decretum » = ce qui est décidé (pour tous et les autres).

L'institution décide de la vie des êtres humains en société

l'identité

Identifié : nom, prénom, date et lieu de naissance, adresse du domicile actuel « c'est l'institution qui décrète l'identité » MD.

À quoi sert ce classement identitaire des individus ? À chiffrer = à quantifier les besoins en nourriture, sachant pourtant qu'à compter les déficits, ça crée les famines, les crises économiques. Au lieu de « équilibrer les moyens d'échange dans l'ensemble des sociétés » MD. La capabilité institutionnelle (de gestion administrative) se repose à quantifier sur la quantité (son administration est réduite au calcul). Les relations d'équilibre se réalisent sur les échanges de la qualité (entente de savoirs-faire de caractères compatibles suivant les entre-contextes propres à chaque communauté) qu'une machine (programmée = automatée* même par des humains) est incapable de réaliser (pas par la quantité des données, mais par la qualité des liens). Mesurer la nécessité revient à créer le manque, car les besoins, les contextes, les croyances changent, les humains ne sont pas des mécaniques prévisibles (même pour eux-mêmes) ; ni des machines à dosage constant pour survivre (à ne pas être détraqué ni débranché). La qualité des relations d'équilibre repose sur la sympathie (absente des mécanismes économiques, provocateurs d'escroqueries au seul but de dominer (= créer le manque pour augmenter les prix et la dépendance pour s'assurer sa rente) « on s'est fait avoir sur le prix et la quantité ») la sympathie vibratoire est du champ de la musique.

La vie casée

Vivre sa vie dans une case de l'institution, vivre une occupation dans les rouages de la machine institutionnelle (l'institution n'en est qu'au stade mécanique de l'ordonnateur qui classe et mémorise). Les catégories de classes des occupations où les êtres humains s'agissent les uns à obéir aux autres. L'institution porte la responsabilité de la vie des gens, tel le non-sens de la locution « l'intérêt général » qui permet aux institués armés d'obliger les récalcitrants à obéir à l'absurdité instituée.

Décision et institution

Comment décider de sa vie dans un espace institué ? où aucune décision individuelle n'est tolérable. Qu'au prix du rejet (partiel ou total) de la société dans laquelle on naît.

La durée de vie d'une institution.

Elle est + longue qu'une vie humaine. Les nouveaux nés de la nouvelle génération subissent l'institution de leurs ancêtres oubliés dont le contexte de la nécessité de son institution était alors différent. La rigidité institutionnelle est le problème fondamental de l'institution qui ne s'adapte pas aux contextes qui changent, mais exige des contextes qu'ils s'adaptent à elle. C'est ça qui génère les crises sociales, telles que celle qu'on vit de front depuis + d'1/2 siècle.

Note

* Les automates (= robots) ne sont pas aptes à prendre des décisions, même à l'aide de « l'intelligence artificielle », les opérations restent à se baser sur des opérations à évaluation quantifiables logiques prévues où l'inattendu, la surprise de données inconnues sont improgrammables (logique ! sauf la panne inattendue).

à dosage de survie constant ?

//

LE NOM ET L'INCONNU

L'inconnu effraie l'institution.

Poser un nom sur le carcan social qui dicte et oblige notre comportement, ça soulage ! Pourquoi ça soulage ? Ça soulage, parce que comme l'institution, et en tant qu'institué instituant de l'institution, on identifie le problème en lui donnant un nom. Nommer un problème, pouvoir nommer un problème avec un nom reconnaissable par les autres (avec

l'effort de vouloir savoir), pas un nom connu de personne, est la 1ère étape de la résolution du problème. Car si le problème se représente, il sera vite résolu par l'expérience de sa 1ère découverte et par sa nomination pour le distinguer et l'identifier des autres. L'inconnu est inidentifiable. Et l'inidentifiable est ingouvernable, immaîtrisable, et effraie. L'inconnu effraie celles et ceux qui se reconnaissent (même celles et ceux qui se détestent). L'inconnu effraie l'institution. Le racisme est une création institutionnelle.

L'institution n'agit jamais envers ce qu'elle ne connaît pas et ne reconnaît pas.

Pourtant, l'évolution du savoir (la connaissance est le savoir institutionnel) dépend de l'inconnu à connaître. Vouloir savoir est cette part inconnue qui n'est pas sue. Une masse, telle « la matière noire qui compose majoritairement l'univers ». L'évolution de l'intelligence humaine dépend de cette compréhension de l'inconnu, pas l'inconnaissable (le secret du pouvoir politique) qui demeure par l'interdit institutionnel, mais ce qu'on a pas idée de savoir pour comprendre l'existence. Cette tâche est prise en charge par les savants, les artistes et les mystiques (pas les religieux) ; ces personnes qui grâce à leur courage n'ont (presque) aucune crainte de l'inconnu, voire se réjouissent de découvertes.

Le paradoxe de l'institution des savants, de l'institution des artistes et de l'institution des mystiques créant la religion.

Pourquoi mélanger des tendances de sens opposés à créer un paradoxe ? Pour l'exploit de dresser le sauvage à obéir. C'est la démonstration de puissance de l'institution. Si le dressage ne se réalise pas par la douceur (= l'abdication de soi) il se réalisera par la force de la violence, par la torture et le meurtre*. Du savoir, l'institution crée la connaissance : le savoir sous contrôle, le savoir et sa censure. Canaliser, classer, vérifier ce qui concorde avec la morale institutionnelle. Activité inaugurée dans notre civilisation par l'institution chrétienne. Tout ce qui ne concorde pas avec l'idéologie institutionnelle est démonisé (= foutre la trouille à celles et ceux qui essayent de se renseigner) : « le tabou et la malédiction ». Pourtant savants et artistes font évoluer le savoir et l'intelligence, mais cette intelligence se heurte à l'esprit obtus de l'institution qui refuse sa propre évolution. La rigidité de l'institution l'oblige au moment de son obsolescence à sa décadence et à sa disparition tout en s'y refusant avec passion.

L'art institué se dessèche, s'assèche, use du stéréotype admissible (de la mémoire instituée) tombe dans la fadeur, perd sa vigueur imaginaire, son inventivité et son originalité. L'institution crée le prêt à consommer. L'art crée le contraire : donne à toucher l'inconnaissable **. L'art institué crée des fonctionnaires de l'art. IRCAM et GRM par exemple (à Paris) sont des institutions qui ont affadi la musique pour la rendre acceptable par les institués régnants, avec des critères nondits, mais obéis : l'enjeu ? Garder sa place (son salaire) au sein de l'institut. Le résultat ? Une musique affadie. La volonté d'instituer le savoir, le mysticisme et les arts est une démonstration d'impuissance (d'ouverture d'esprit) de l'institution instituée. En effet, le seul critère de nécessité d'un institut pour les arts est d'offrir des moyens pour la création (de l'équipement et des équipes de travail) qu'un être humain seul ne peut s'offrir. Mais la perversion de l'idéologie de l'obéissance vient tout casser. L'une des raisons est l'application de la hiérarchie qui ne fonctionne pas dans le monde des arts (ou le pervertit). L'autre est que les artistes ne gouvernent plus leurs créations. Les dirigeants des instituts ne sont pas ou plus des artistes, ils sont pervertis par le pouvoir de disposer des autres, et le pouvoir politique en usage se mêle de sa passion à ordonner des décisions incohérentes qui démontrent la possession du pouvoir de celui qui est possédé par le pouvoir. C'est un noeud.

Notes

* Les exemples de massacres sont permanents depuis le XVe siècle, ils sont inaugurés par l'un des 1ers soulèvements populaires en Europe (en France) des paysans contre les nobles : la Grande Jacquerie qui dura 2 semaines et qui sera matée (= paysans ramenés à la docilité) dans le carnage. Les carnages et les massacres ne sont devenus possibles qu'à partir du moment où il y eut des remplaçants pour remplacer les massacrés. Sans ça, un massacre est une nuisance majeure pour la communauté humaine massacrante massacrée.

** Les arts (avec les savoirs savant et les mysticismes) ont été décrétés superflus (voire dangereux) quand l'institution a pris conscience qu'ils se pratiquent avec l'inconnaissable = le savoir ininstituable. L'institution de la chrétienté a minimisé le rôle des arts pour ne pas se confronter à un contrepouvoir porté par des contrevérités contredisant l'autorité instituée. Les sciences sont une forme de l'art. Cette intolérance de l'art sachant limite l'institution à se comporter en intolérante. L'intolérance limite le savoir à ce qui est tolérable, c'est-à-dire, à ce qui est convenu de savoir et à faire oublier l'inconnaissable qui n'est pas à savoir. Savoir, ne passe ni par la classification, ni par la mémorisation, mais par la capacité à raisonner, c'est là où ça blesse l'institution (qui en est incapable).

//

ELF la devise de la machine institution

ÉGALITÉ ? égalise.

À quoi ça sert d'être égalisé ?

autrement dit, à quoi ça sert d'effacer nos différences ?

à quoi ça sert d'obéir à un comportement commun pour tous ?

LIBERTÉ ? ment.

Comment est-ce possible d'être libre à vivre sa différence égalisée ? C'est un paradoxe.

Il est impossible de vivre son indépendance en étant assimilé et similarisé dans l'égalité.

FRATERNITÉ ? enrouage**.

La fraternité* lie les être humain (entre frères les mâles) à former la Machine institutionnelle musculaire du travail = à agir ensemble synchronisé par l'horaire. La machine-usine du système social = l'institution.

ELF forme la devise de la Machine institutionnelle du système social gouverné par tous les êtres humains qui se sont défaits de leur volonté.

Notes

* L'équivalent féminin inusité existe dans le vocabulaire depuis le XVIIe siècle : la sororité (sœur, d'abord : soer, du latin "soror").

** le verbe enrouager est tiré du rouage (de roue) qui définit chacun des éléments du mécanisme de l'engrenage de la machine.

//

L'Institution, cet être communautaire qui porte différents noms (Rousseau cité)

Jean-Jacques Rousseau : « Cette personne publique, qui se forme ainsi par l'union de toutes les autres, prenait autrefois le nom de cité (a), et prend maintenant celui de république ou de corps politique, lequel est appelé par ses membres État quand il est passif, souverain quand il est actif, puissance en le comparant à ses semblables. À l'égard des associés, ils prennent collectivement le nom de peuple, et s'appellent en particulier citoyens, comme participant à l'autorité souveraine, et sujets, comme soumis aux lois de l'État. » Du contrat social, chapitre 1.6 du pacte social.

La croyance de la conservation par l'union.

C'est cette idée qui crée la servitude et la misère humaine par le contrat social de la Machine Institution :

Un peu avant dans le même chapitre : « « Trouver une forme d'association qui défende et protège de toute la force commune la personne et les biens de chaque associé, et par laquelle chacun, s'unissant à tous, n'obéisse pourtant qu'à lui-même, et reste aussi libre qu'auparavant. » Tel est le problème fondamental dont le Contrat social donne la solution. »

Puis :

« Si donc on écarte du pacte social ce qui n'est pas de son essence, on trouvera qu'il se réduit aux termes suivants : « Chacun de nous met en commun sa personne et toute sa puissance sous la suprême direction de LA VOLONTÉ GÉNÉRALE ; et nous recevons en corps chaque membre comme partie indivisible du tout. » »

L'INTÉRÊT GÉNÉRAL vient de LA VOLONTÉ GÉNÉRALE qui n'appartient à personne, à aucune voix, ou : l'individu n'est rien en retour qu'à s'y donner soi-même (en sacrifice). En échange de son travail, il reçoit de la misère. La misère n'est pas une fonction de l'argent reçu, mais une fonction de la dégradation cultivée de son état d'esprit.

Dans le pouvoir communautaire (un pouvoir politique, tout seul, n'existe pas), il s'agit de régir l'individu en société, tout en faisant que ce pouvoir échappe aux individus (en service).

Pour ça, on institue :

- . la classification
- . la morale
- . la mémorisation sélective
- . l'éducation scolaire (de la morale)
- . les lois
- . la convention
- . la régulation des comportements
- . le sens des mots (et leur classification)
- . la pensée (selon la morale pour former nos jugements = nos dénonciations de personnes désobéissantes)
- . la croyance pour vérité (la réalité faussée au profit de la nécessité, mais laquelle ?)
- . l'ordre social = l'obéissance absolue
- . le sentimentalisme = l'émotivité d'appartenance (ou excès d'émotivité quand apparaît une conjonction de ses principes reconnus ensemble)
- . le refus de l'évidence des accords locaux indépendants nécessaires à la survie locale de sa population
- . la contradiction comme frein bureaucratique à une autorisation individuelle
- . la négation des lois inapplicables dans une cohésion locale
- . la maintenance (du spectacle politique) des dirigeants, même s'ils ne dirigent rien
- . la violence en cas de résistance individuelle ou de soulèvement de foule
- . la propagande médiatique (ou le mensonge au "grand public", le bêtifié)
- . la déresponsabilisation individuelle
- . la victimisation individuelle
- .
- ...

//

La Machine institution

Machine ? un dispositif quantifié (comptable) auto- maté et nommé, idéalisé sans erreur, auquel se plie, se courbe, s'agenouille (la nouille âgée ?) l'être humain musclé à remettre la force de sa volonté de ses décisions, pour être vécu mécanisé par le système social au contraire de vivre organique pour soi avec les autres.

La force musculaire au travail alimente la machine de guerre : l'institution.

Pourquoi instituer une machine de guerre ? Par peur de mourir ! On demande protection : on signe "le contrat social". A travailler pour payer.

Protection contre quoi ? Quoi fait peur ? On demande protection pour se faire nourrir, pour se faire loger. A travailler pour payer.

Mais une machine de guerre ne sert qu'à tuer des êtres humains.

Pourquoi tuer des êtres humains ?

Tuer les autres consolide le groupe : dans la Machine l'ami se définit par l'ennemi.

C'est un conditionnement : croire vrai une erreur de pensée obtuse.

Penser ennemi agit l'hostilité et l'agression : l'antipathie qui annihile tous liens (de notre milieu vital).

Penser être humain agit la condition humaine : la sympathie échange dans le vibratoire (notre milieu vital).

La Machine Institution fait de l'être humain un rouage de sa machine. La Machine de guerre fait de l'être humain un ennemi. La Machine Institution est alimentée par les contribuables à la fois en rouage et en ennemi : les ennemis de l'Institution sont celles et ceux qui ne peuvent pas payer la Machine : les pauvres et les vagabonds, des êtres humains ingouvernables (les artistes et les étrangers aussi). La vie de l'Institution dépend de "la bonne volonté" (le bon vouloir) à payer les impôts. Mais + tu t'enrichis et + tu refuses de donner une part de ton enrichissement à la communauté. L'institution similaire à une organisation de malfaiteurs rackette : oblige le péage par la menace de ta ruine puis (en cas de résistance) de ta mort. Si le péage s'arrête, l'Institution s'arrête. L'Institution ne s'est jamais arrêtée, la nôtre est née en 1789. En 2017 elle a 228 ans.

Manifestations ?

Le pouvoir des populations obligées au travail, car tenues par la peur, ne réside pas dans les grèves et les manifestations dans les rues de son mécontentement de la pénibilité du travail pour un contentement insuffisant par la révolte et autres révolutions qui se terminent toutes dans le massacre et le carnage (porté par l'excitation sexuelle de l'assassinat du soldat soldé à la croyance avec le pouvoir de tuer), mais le pouvoir réside à ne plus payer. ça, cesse d'alimenter la machine Institution qui misérabilise ses rouages humains. Manifester pour une hausse du salaire exprime son accord à travailler en tant que rouage de la Machine Institution. Tels les policiers et militaires qui tuent les manifestants nonarmés.

Pourquoi convertir la Machine en Tolérance Adaptative et gratuité ?

Pour arrêter de transformer les êtres humains en pions.

Pour arrêter à ce que l'être humain se défasse de ses responsabilités envers les autres.

//

En quoi l'institution est-elle indispensable à l'existence humaine en société ?

Pour demeurer ensemble, il faut se reconnaître. Être ensemble en étranger en n'aillant rien à se dire, parce qu'on n'a rien à faire ensemble ne fait pas une société. Pour créer une société, il faut qu'il existe des attachements. Des attachements, sentimentaux, familiaux et d'intérêts. Pour s'assembler, il faut se ressembler (pour s'attacher, il en faut +). L'institution rentre dans cette brèche à généraliser la ressemblance dans les intérêts communs. La généralisation de la ressemblance passe par l'égalisation inculquée par l'éducation nationale : même langue, mêmes mots, même pensée, même morale, etc., qui passent par la discipline de la mémorisation. L'Institution similarise les attitudes et la pensée de manière à ce que les différences individuelles n'empêchent pas de se comprendre. En société instituée, un être humain n'est plus libre : il agit selon les conventions morales et culturelles établies par l'Institution. Isolé, un être humain n'est pas + libre, il est agi selon le contexte de sa survie. Dans les 2 cas, ses comportements prévisibles confirment l'absence de liberté.

Mais alors, comment agir en artiste qui ne peut qu'agir sa création originale qu'avec la liberté ? Une oeuvre originale ne peut pas se créer sans liberté. La position de l'artiste en société est un paradoxe institutionnel. C'est là qu'intervient l'accommodement dans le système institutionnel = intégrer les exceptions par tolérance (et par positionnement) pour qu'elles soient « quand même » intégrées où imaginer des solutions locales (les mondes des exceptions) dans un système global (sans erreur, ni exception : qui est bien sûr un leurre moral, puisque tout individu est une exception) pour rendre l'inacceptable acceptable. Dans une société équilibrée entre liberté et contrainte, on peut évaluer son degré de souplesse (sa tolérance) à vivre entre l'anarchisme (esprit ouvert tolérant) et la dictature totalitaire (esprit fermé intolérant) dans son comportement avec les exceptions, les imprévus, les inattendus. Donne la mesure de son pouvoir à improviser. L'administration n'est pas censé improviser, le degré d'intransigeance

administrative se constate en fonction de la concentration du nombre d'individus à administrer (enregistrer) : + il y a de monde, + il y a de raideur ; et inversement (en contant le zèle hiérarchique = en faire trop à nuire par manque de reconnaissance de soi).

L'artiste ne rentre pas dans le monde du travail salarial, artisanal ou de l'entreprise. Mais ses oeuvres rentrent dans le patrimoine (pas matrimoine ni moine patriotique) : le monde du marché économique culturel. L'oeuvre d'art est marchandisée à valeur très élevée ou au contraire ne vaut rien (moins que la valeur ordure, non pas or dure). L'oeuvre d'art ingérée par l'institution va servir à l'éducation culturelle comme exemple de normalisation morale (les autres sont détruites ou échappent à la capture et s'échangent dans les réseaux parallèles à ceux officiels). Ou ces oeuvres sont jugées d'art dégénéré, comme exemples à ne pas suivre.

[La musique est un cas à part, car en elle-même elle n'a pas de valeur marchande que son support (orchestre, salle de concert, partition imprimée, disque -> aujourd'hui la place binaire que « le morceau de musique » (dans sa durée) prend sur le disque dur et le poids bit/seconde que prend sa transmission sur le réseau Internet. Les morceaux de musique sont habillés du « droit de passage public » = un péage selon sa durée, sa notoriété et les moyens investis à sa réalisation (qui institutionnellement est la propriété de son créateur pour qu'il puisse « jouir des bénéfices de son travail », mais ne l'est pas : le droit est récupéré par l'investisseur qui a donné les moyens à sa réalisation). Cette pratique a été appliquée au monde des objets (pour augmenter les bénéfices).]

L'institution dans son égalisation uniformise. Elle efface les défauts = les exceptions (= les erreurs) au nom de la pureté (morale) et se confond dans l'hygiène physique et mentale (du comportement attendu). Depuis une quarantaine d'années, les oeuvres d'art retenues (à être vues, lues, entendues) [condition pour que ses créateurs vivent de leur art] pour « le grand public » = le public uniformisé, passent par le filtre (la censure) de l'uniformisation et, les nouvelles générations obéissent à cette conformité pour être vues, voire reconnues. L'imagination est arrêtée. L'institution de l'uniformité avec « la politique culturelle » (du financement conditionnel) a créé l'agonie des arts. La politique de l'audimat (pour + de bénéfice) crée la grossièreté (= ne pas vouloir résoudre sa misère). Le rappel moral d'être tous institutionnalisés ensemble (égalisés) crée l'émotivité collective qui soulage un temps de la pénibilité du travail obligatoire, travail qui sert à obtenir « le droit » à une vie « décente » (= confortable de consommant) reconnu en société (combien tu gagnes ?). L'égalisation (être tous frères égaux « libres » de consommer) entraîne nos sociétés inexorablement dans l'idiotie (= ne plus savoir comment résoudre ses problèmes). Là ? nous sommes en période médiocratique.

Le point de crise institutionnel apparaît quand le système se met en boucle, rentre dans « un cercle vicieux », un noeud et s'emballa à générer du larsen = du feedback des mêmes croyances, à s'alimenter lui-même au point que son appétit devient supérieur à ce que son corps (politique) peut contenir du même. Ça, crée la misère d'esprit, au détriment de son épanouissement. Un corps qui génère sa propre nourriture (sa similarité) qu'il ne peut pas ingérer par manque de place, qui en d'autres termes euphémisés, se nomme : croissance commerciale (= la crise est bénéfique à l'investissement commercial) éclate. Si le feedback ne s'atténue pas, le système éclate. Au XXIe siècle, « on recolle quelques morceaux, on dégonfle un peu, et ça passe ». Tant que ça passe, on a un ton rassurant. Ça, va durer un temps. Le point limite atteint, oblige la re-forme du système. C'est de la physique de base.

Mais changer un comportement institué pluricentenaire exige la prise de conscience courageuse des générations suivantes. Sur combien de siècles ? Mais la recreation de l'institution sur d'autres lois morales en accord avec nos contextes historiques et géographiques différents ne suffira pas. Pour ne pas régresser, l'institution doit en permanence s'adapter aux nouveaux contextes. Cette souplesse d'esprit organisationnel dans l'administration n'existe pas. La fondation idéologique de l'Institution et de l'Administration (du Trésor Public avec tout ce qui lui tourne autour) repose sur « l'immobilité éternelle » (le rocher qui terrifie les fourmis (pour qu'elles payent de leur travail à engrossir le rocher)). Le réajustement des lois ne suffit pas à la re-forme de l'institution. Le gouvernant l'instituant

institue toujours des lois au désavantage des institués.

Comment un institué (un être humain vivant en société) peut-il désobéir à l'institution à laquelle il appartient qui le fait vivre et qui ne lui permet pas de prendre conscience qu'il puisse désobéir ? Est impensable, même pour la bonne santé de l'institution publique elle-même. Dans le cas extrême de surdité et d'incompréhension mutuelle entre instituants et institués dans le contexte institutionnel, il ne reste à l'institué que le refus ou l'indifférence et la curiosité de vouloir comprendre. Cette reposition individuelle qui se détache de l'institution est un 1er pas vers sa re-forme.

Comment se détacher de l'institution ?

Penser et agir à ce qui n'est pas coutumier et admis, être normal. Tout ce qui est « normal » est de l'éducation de l'institution. Prendre le pouvoir du sens en ne se faisant pas parler par les mots et les idées reçues, à concorder les attentes dans de fausses amitiés.

//

Similarité entre la politique et la musique

La similarité entre l'institution politique et la théorie musicale oblige à les disposer en parallèle pour coïncider leurs similitudes ce, pour révéler ce avec quoi on joue : une projection ou une perception ?

Les idées ne viennent pas de nulle part, tout se transforme de quelque chose, tout est transformé de quelque chose. La théorie musicale (qu'occidentale ?) majeure est basée sur la hiérarchie (la fonction cardinale puis quantitative) des nombres entiers. Quand + de 600 ans av. J.-C. (certainement beaucoup +) a été découvert que les harmoniques d'un son (d'une corde) suivent la suite des nombres entiers (1 2 3 4 5 etc.) et leurs rapports, la suite des nombres rationnels ($2/3$ $4/3$ $5/4$ etc.), une institution « naturelle » a été fondée sur la morale du mérite 1er 2e 3e 4e etc. (qui réalise la partition du bon et du mauvais des bons et des mauvais, pour le bien et mal instaurés de la morale) pour « le classement selon l'ordre du mérite » (sic) qui en musique s'est traduite en : consonant contre dissonant, moralement dit : supportable, voire plaisant contre insupportable [1]. Dans l'échelle du mérite : $2 = 8^{\text{ve}}$, $3/2 = 5^{\text{te}}$, $4/3 = 4^{\text{te}}$, $5/4 = 3^{\text{ce}}$ majeur, etc.

L'esthétique est une branche de la morale qui considère la distinction entre le bruit (le tapage nocturne qui empêche l'esclave de dormir) laid du son (les chants d'oiseaux au soleil au bord du lac) beau, le beau du laid. Le problème de cette partition forme notre idéologie politique (de l'intolérance) et la musique (classique) des interdits. Les bouleversements idéologiques du XXe siècle tendent à dépasser cette partition, voire agir au-delà de l'échelle de valeurs (du mérite). Considérer le mérite est, en effet, subjectif et ne peut pas former la base de la théorie de la musique. La raison ? la réduction fatale de l'angle de vue de l'esprit.

La base qui similarise théorie de la musique et institution politique est : la morale. Qui commence avec « ça c'est mauvais, ça c'est bon ». Pour finir à instituer un choix personnel (évaluant ce) qui doit être accepté par les autres, à considérer ce qui doit être bon ou mauvais. C'est exactement là que commencent les problèmes, car la volonté de généraliser son sentiment personnel à être obéi par tous les autres (qui perçoivent différents sentiments et savoirs en fonction de tous les différents contextes vécus) génère des résistances et des oppositions. Au lieu d'imposer, on propose (je préfère travailler en accord avec les autres).

Pour quoi faire (ou procéder comme) ça (depuis des millénaires) à vouloir généraliser son sentiment personnel pour les autres ? Est-ce un (son) constat impartial de la réalité ? Non. Est-ce une matrice de codes pour comprendre la réalité ? Non. Une suite de règles directives qui oblige aux « bonnes » combinaisons considérées par l'auteur, est-ce une théorie ? On ne peut que répondre NON, et pourtant, la théorie de la musique occidentale dans la lignée de Pythagore, Ptolémée, Boèce, jusqu'à Helmholtz au XIXe [2] accorde la simplicité à la consonance et la complexité à la dissonance (sic) [3]. Et là, comment donner sa confiance à

une science qui base ces considérations sur la morale : une tendance idéologique d'un auteur (devenu autorité) qui lui-même n'a rien inventé, découvert, voire écrit, qu'à imposer ce qui est « bon » pour les autres (mais pas pour soi) ? La musique comme la politique fixe par écrit ce qui doit être agi : l'une avec les partitions conduites par la théorie et l'autre avec les lois conduites par la police, les juges et le système carcéral.

Qu'est-ce qu'amène la simplicité à l'esprit et à la jouissance ? Dans la politique, une dictature, dans la musique, l'ennui. La simplicité d'un esprit considère l'ordre pour de la pureté. La notion de pureté est une notion religieuse d'intolérance, nécessaire à la ségrégation, entre le mal et le bien de la morale (pour un monde sans tache et sans erreur) à discriminer pour incriminer. Mais est-ce que ça suffit pour fonder une politique ou une musique ? Il semble vraiment que non, car les + grands chefs d'oeuvre réjouissent par le détail de leur complexité (= + on réécoute, + on découvre ce qu'on n'avait pas entendu). Par contre une politique qui satisfait une grande majorité d'êtres humains n'a jamais existé (sauf à l'échelle de villages isolés). Les taches et les erreurs viennent d'un esprit sélectif qui pratique l'exclusion, pour ne pas dire le racisme (= la haine de la différence).

L'entente passe par l'accord qui dépend des degrés de l'échelle (la même gamme de tons pour tous aux intervalles égaux) unique retenue. Des termes musicaux pour la paix politique. La musique occidentale a mondialisé son échelle unique de 12 (1/2) tons équidistants dans l'octave, $8^{\text{ve}} = 2 =$ rapport double (définitivement égalisée avec le calcul exact de l'ordinateur, un calculateur à base binaire). Pour quoi ne retenir qu'une seule échelle ? renvoie à la question « pour quoi qu'un seul Dieu ? » La réponse est simple : il est impossible d'obéir à plusieurs ordres en même temps. Il est difficile de se localiser avec différents horaires. Pourtant en musique, il est possible de jouer plusieurs échelles à la fois (la tradition polyphoniste commencée au XIVe siècle). Pour quoi s'en interdire ? S'il y a interdit, il y a institution. S'il y a institution, il y a domination. Instaurer la domination ne permet pas l'entente. Où l'accord se transforme en contrat (= en obligations).

Pour que l'esprit humain (sédentaire) bêtifié puisse vivre dans un espace-temps polyscalaire, ça signifie que différents contextes de vies sont croisés (en croisement constant), permettant le passage de l'un à l'autre. Qui dans le cas d'un horaire/échelle unique similarise les différences à se synchroniser au même domaine unique de manière à demeurer immobile. L'immobilité ne développe pas la souplesse.

C'est le choix entre « garde à vous, fixe » et « libre à vous, souple ». Où la souplesse est arrangeante et la rigidité exprime sa souffrance.

Notes

[1] lire la table des 512 évaluations du son, du bruit et de la musique comme supportable, insupportable, agréable, désagréable, indifférent, merveilleux, jouissif et frustrant, à <http://centrebombe.org/livre/musique.sons.bruits.pdf>

[2] Ptolémée (~95-168) Les Harmoniques, puis Boèce : De Institutione Musica (510) texte latin à <http://www.chmtl.indiana.edu/tml/>

[3] le + drôle est que ce qui est consonant au VIIe siècle avant J.-C. est dissonant au IIe siècle, ce qui est consonant au IIe siècle est dissonant au VIe siècle, ce qui est consonant au VIe siècle est dissonant au XIXe siècle après J.-C., etc. => Ce qui est consonant pour l'un est dissonant pour tous les autres. Cette évaluation ne dépend que du contexte et de ses coïncidences et du goût personnel influencé par son entourage.

//

L'institution de l'institution politique est une intention une invention récente

Les définitions latines (la langue savante internationale d'alors) au XVIe siècle ne montrent aucune organisation qui impose ses lois, bien que la religion chrétienne s'est emparée du pouvoir sur les esprits et forme avec la censure et la propagande l'institution politique de la chrétienté. Robert Estienne citant les auteurs latins ne trouve rien d'institutionnel

instituo, institutio, institutum, institutus
(in Dictionarium Latinogallicum, 1522)

instituo

- . Instituo, instituis, institui, institutum, pen. prod. instituere, Ex IN et STATVO compositum. *Terent.* Proposer et delibérer.
- . Instituere accusationem. *Vlpian.* Dresser et encommencer ou apprestre son accusation, baillant son libelle accusatoire, et gardant les autres solennitez accoustumees.
- . Aueo scire quarum rerum actionem instituat. *Cic.* Que c'est qu'il pense de faire.
- . Instituere. *Terent.* Commencer.
- . Instituere animum ad cogitandum. *Terent.* Dresser et appliquer son esprit et se mettre à penser.
- . Argumenta in corde instituere. *Plaut.* Amasser force raisons en son coeur.
- . Astutiam. *Plaut.* Controuver et inventer une tromperie.
- . Sibi certamen cum aliquo instituere. *Cic.* Prendre debat avec aucun.
- . Collegium. *Plin. iunior.* Fonder un college, Instituer.
- . Consuetudinem. *Cic.* Prendre familiarité avec aucun.
- . Cursum. *Terent.* Commencer sa course.
- . Delectum militum. *Caesar.* Commencer à lever gents de guerre.
- . Exemplum. *Plin. iunior.* Faire le patron et exemple aux autres.
- . Haeredem. *Cic.* Faire, Instituer, Ordonner son heritier.
- . Instituere in animo. *Terent.* Proposer en soymesme, Delibérer.
- . Iter instituere. *Cato. Ciceroni.* Commencer.
- . Mercatum instituere. *Cic.* Lever un marché, ou le mettre sus.
- . Naues instituere. *Caesar.* Accoustrer, ou edifier.
- . Quinqueremem instituit Nesichthon Salaminus. *Plin.* Il fut le premier qui fait, ou inventa les galees à cinq rames pour banc.
- . Negotium. *Plaut.* Commencer.
- . Officinam alicubi instituere. *Cic.* Lever un ouvroir. Sic, Tabernam instituere. Lever boutique.
- . Sibi quaestum. *Cic.* Commencer, ou prendre une maniere et train de gagner.
- . Instituere regnum. *Plaut.* Commencer.
- . Instituere sermonem. *Caesar.* Commencer et tenir propos avec aucun.
- . Textrinam alicubi instituere. *Ci.* Lever un ouvroir de tisserand.
- . Vestigia retro instituit. *Lucret.* Il recule.
- . Sapienter vitam instituere. *Terent.* Ordonner sagement sa maniere de vivre.
- . Vitem instituere. *Sueton.* Planter une vigne.
- . Instituere. *Cic.* Enseigner et apprendre, Instruire, Endoctriner.

institutio

- . Institutio, Verbale. *Cic.* Enseignement, Instruction, Doctrine.
- . Institutio operis. *Cic.* Entreprinse de besongne.

institutum

- . Institutum, huius instituti, pen. prod. Une coustume et maniere de faire qu'on ha, Un train, Une facon de faire.
- . Instituta, plurali numero. *Quintil.* Bonnes meurs, Louables coustumes, ou observances.
- . Homo domesticis institutis clarus. *Cic.* Qui gouverne bien sa maison.
- . Consuetudo et institutum maiorum. *Cic.* Maniere de faire.
- . Abduci ab institutis suis pecunia. *Cic.* Estre par argent destourné de sa bonne maniere de faire.
- . Institutum vitae capiendum. *Cic.* Maniere de vivre.
- . Instituto suo facere aliquid. *Cic.* Selon sa coustume et maniere de faire, A sa mode, A sa guise.
- . Vti instituto suo. *Caesar.* Faire selon sa coustume.

institutus

- . Institutus, pen. prod. Participium. *Plaut.* Ordonné et appresté.
- . Institutus. *Cic.* Apprins et enseigné, Instruict, Endoctriné.
- . Institutus. *Cic.* Commencé.

Le seul sens en commun du latin du 1er millénaire avec l'institution actuelle est « endoctriner »

OUI, L'INSTITUTIO PÉNÈTRE L'ÊTRE HUMAIN PAR L'ÉDUCATION

L'instituteur institut, tel pour Boèce avec son *De Institutione Musica* qui signifie De l'éducation de la musique (et non : L'institution musicale). Aujourd'hui, nous savons qu'éducation est synonyme de conditionnement = percevoir la nature, les êtres et les choses de la seule manière morale retenue par la communauté ; en d'autres termes entretenir : la culture de la croyance au contraire de la compréhension de la réalité.

//

Auteurs fondateurs

Vouloir comprendre est le moteur qui a créé les liens de mon parcours. Sources de lectures : Les principaux auteurs qui m'ont aidé à comprendre le sens de l'existence sociale de la psyché humaine sont (sans ordre) Michel Foucault (MF), Mary Douglas (MD), Ronald D. Laing (RDL), Georges Bataille (GB), Roger Caillois (RC), Mircea Eliade (ME),

Mathius Shadow-Sky, septembre 2017

bye bye institution, welcome adaptation.